

À propos du conseil évangélique d'importunité

Jean-Marie Muller *

« À un monde de violence et d'injustice, au monde de la bombe atomique, on ne saurait déjà plus rien opposer que la révolte des consciences, du plus grand nombre de consciences possible. »

Georges Bernanos

18 mars 1946

L'« importunité » n'a pas bonne réputation. Ce mot est frappé d'une connotation essentiellement négative. Le *Robert* nous dit : « *importun* signifie « qui ennue par une présence ou une conduite hors de propos » ; « *importuner* signifie « ennuyer par ses assiduités, gêner par une présence ou un comportement lassant » ; « *importunité* : « caractère désagréable d'une personne ».

Cependant, à deux reprises, Jésus conseille à ses compagnons de pratiquer l'importunité afin d'obtenir satisfaction auprès d'interlocuteurs de prime abord récalcitrants. Dans l'Évangile selon Luc (11, 5-10), Jésus raconte la parabole de « l'ami importun ». Celui-ci s'en va trouver un ami au milieu de la nuit pour lui demander trois pains. Mais il s'entend répondre : « Ne me cause pas de tracas ; maintenant la porte est fermée, et mes enfants et moi sommes au lit ; je ne puis me lever pour te donner des pains. » « Eh bien, je vous le dis, poursuit Jésus, quand bien même il ne se lèverait pas pour les lui donner par amitié, à cause de son importunité il se lèvera, et lui en donnera tant qu'il en a besoin. » Jésus conclut : « Et moi je vous dis : demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frapper et l'on vous ouvrira. »

Dans le même Évangile (Luc, 18, 1-5) Jésus dit la parabole de la veuve importune. Celle-ci venait fréquemment trouver le juge de la ville en lui disant : « Rends-moi justice contre mon adversaire ! » Pendant longtemps, il refusa. Mais ensuite il dit en lui-même : “ Je ne crains pas Dieu et n’ai de considération pour personne, néanmoins, comme cette veuve m’importune, je vais lui rendre justice, pour qu’elle ne vienne pas sans fin me rompre la tête”. »

Depuis quatre années, nous sommes un certain nombre – disons plutôt : un nombre certain – de citoyens français à vouloir interpeller les « clercs », c’est-à-dire, selon la conception de Julien Benda, ceux dont la fonction est de défendre les valeurs spirituelles, et donc immuables, universelles et désintéressées, de la justice, de la vérité et de la raison. La mission des clercs est d’honorer « les caractéristiques mêmes de l’espèce humaine, celles sans lesquelles *on n’a pas l’Homme*¹ ». Nous leur demandons donc de condamner haut et fort la dissuasion nucléaire qui est structurée par la préméditation d’un « crime contre l’humanité et la civilisation » selon les termes de la résolution de l’Assemblée générale des Nations Unies du 24 novembre 1961. Á travers cette interpellation nous avons privilégié les clercs chrétiens dès lors que, croyant au ciel ou n’y croyant pas, nous avons la conviction que les valeurs évangéliques correspondent très précisément aux valeurs universelles auxquelles se réfère Benda. Parmi ces clercs, nous nous sommes particulièrement adressés aux évêques catholiques. Dans la société laïque et républicaine qui est la nôtre, ceux-ci ont encore le rare privilège de pouvoir faire entendre leur voix dans la cacophonie des bruits médiatiques qui asphyxient notre démocratie. Dès lors, n’est-il pas de leur responsabilité de faire écho à la voix du jeune prophète de Nazareth qui, il y a quelque deux mille ans, a abrogé la loi du talion, a délégitimé toute violence, a demandé à ses amis de ne pas résister au mal en imitant le méchant et de remettre leur épée au fourreau ?

Certes, le désarmement nucléaire mondial est souhaitable et tout le monde veut bien le désarmement de la part de tous. Mais il ne s’agit que d’un vœu pieux qui n’a aucune prise sur la réalité. Au demeurant, l’essence même de l’exigence évangélique est d’être unilatérale. Il appartient donc aux évêques français d’exiger le désarmement nucléaire unilatéral de la France.

¹ Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1975, p. 98.

Nous nous efforçons de suivre le bon exemple de l'ami importun et de la veuve importune en renouvelant nos demandes avec assiduité. Mais mal nous en prend de vouloir suivre l'Évangile. Rien ne se passe comme dans les paraboles que nous avons citées. Force nous est de constater que notre importunité ne peut ni convaincre ni contraindre nos interlocuteurs à satisfaire nos demandes. Notre questionnement les importune et les indispose, mais à l'inverse du mauvais juge, ils ne nous ouvrent pas leur porte pour que nous ne venions pas sans fin leur « rompre la tête » : ils nous la ferment. Ceux-là même qui, dans un premier temps, ont accueilli notre interpellation avec bienveillance, s'enferment dans le refus collectif qui est imposé à nos « sempiternelles » demandes qui finissent par les lasser, par les agacer, par les énerver.

Nous posons des questions, mais ils ne nous répondent pas. Nous demandons, mais ils ne nous donnent pas. Nous frappons, mais ils ne nous ouvrent pas. Ils nous reprochent la focalisation-obsession que nous faisons sur l'arme nucléaire. On voudrait alors nous opposer l'argument qu'il existe bien d'autres questions liées au respect de la vie que celle de l'arme nucléaire. Pareil argument est toujours l'argument suprême de ceux qui n'ont aucun argument à faire valoir. Bien sûr qu'il existe d'autres questions auxquelles nous devons faire face, mais en quoi cela peut-il nous autoriser à fuir la question de l'arme nucléaire dont l'enjeu est la survie même de l'humanité ?

Ils savent donc ce que nous pensons et ils voudraient nous faire comprendre que nos idées ne sont que nos idées et que nous ne saurions prétendre être les seuls à détenir la vérité. Ils nous accusent d'intolérance, mais comment pourrions-nous tolérer l'intolérable ? On en arrive ainsi à cette situation absolument invraisemblable : ce ne sont pas ceux qui s'accommodent du crime nucléaire qui se trouvent discrédités, déconsidérés par les clercs, mais ceux qui le condamnent.

Nous continuons cependant à nous interroger et à les questionner : quelle part de vérité peut-il y avoir dans la préméditation d'un crime contre l'humanité ? Quelle part de vérité les évêques peuvent-ils faire valoir pour ne pas exiger *hic et nunc* le désarmement nucléaire unilatéral de la France ? Quelle vertu reconnaissent-ils à l'arme nucléaire française pour refuser de demander son

élimination ? Comment témoigner de l'espérance évangélique de la paix en s'abritant à l'ombre des armes nucléaires – dans l'ombre des armes nucléaires ? Tant que nous n'aurons pas brisé l'idole nucléaire, on *n'aura pas l'Homme*.

C'est pourquoi nous ne nous taisons pas. Quoi qu'il en soit, comment le pourrions-nous ? Nous continuerons donc à dire à temps et à contretemps qu'il existe une contradiction irréductible entre la bonne nouvelle de l'Évangile et la mauvaise nouvelle de l'arme nucléaire ; que celle-ci anéantit celle-là. Bon gré, mal gré, il faudra bien que les évêques le reconnaissent. Après tout, nous ne savons pas combien d'années il a fallu à la veuve importune pour obtenir gain de cause...

* Philosophe et écrivain. Dernier ouvrage paru : *Libérer la France des armes nucléaires, La préméditation d'un crime contre l'humanité*, Chronique Sociale.

www.jean-marie-muller.fr .